

YI CH'ÖNGJUN

DIALOGUE AVEC  
UN VIEIL ARBRE  
GÉANT

nouvelles traduites du coréen  
sous la direction de Kim Jung-Sook,  
avec Patrick Maurus

*ACTES SUD*

## PRÉFACE

La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, j'étais venu faire signer à Yi Ch'öngjun un contrat pour la traduction de ses œuvres complètes. Une formalité, comme toujours avec lui, et nous étions rapidement passés, avant d'aller partager nos *soju* habituels, à ce qui m'amenait réellement : le tournage d'un court-métrage le concernant. J'avais réussi à le convaincre qu'à l'époque de l'image il fallait une autre politique de diffusion des livres. Grâce au soutien du directeur éditorial d'Actes Sud, Bertrand Py, et avec l'aide du CRIC\*, j'avais en poche les sous nécessaires à un travail modeste, mais sérieux. Même si ses livres ont souvent été adaptés au cinéma, et avec succès, Yi Ch'öngjun n'était pas particulièrement convaincu par les images, mais, comme toujours, il laissait se développer les projets des autres.

Je lui avais envoyé différents canevas, un peu torturés, inutilement compliqués, à l'aune de mon souci de rendre justice à ses textes, mais tout aussi désireux de ne pas le déranger. La maladie qui devait l'emporter n'était pas encore officiellement déclarée, mais, sans être ni médecin ni voyant, son teint cireux et son alimentation ne pouvaient guère annoncer d'autre issue. Voler du temps à un écrivain est déjà difficile, à un écrivain malade, plus encore, alors que dire d'un écrivain malade auteur des *Portes du temps* et de toutes

\* Centre indépendant de recherches sur les Corées, gestionnaire du site e-tangun.net.

ces nouvelles consacrées, d'une façon ou d'une autre, à la mort et à l'énigme que représente celui à qui l'on transmet ?

Mon petit film allait s'appeler *Yi Ch'öngjun, un homme du Sud\**, en référence au volume que nous venions de publier, *Les Gens du Sud\*\**, et j'aurais dû savoir qu'il contenait la solution à mes hésitations : Yi Ch'öngjun a été et reste emblématique de sa province d'origine, le Ch'ölla.

Je ne vais pas répéter ici ce que nous avons présenté à plusieurs reprises dans diverses préfaces et postfaces de cette collection, et ce que, c'est tout de même plus important, les fictions de Yi Ch'öngjun ne cessent de dire. Un mot seulement : de l'histoire, cette province du Sud-Ouest a hérité d'une mise à l'écart, d'une ostracisation, d'un rejet qui sont loin d'être oubliés. L'élection du président Kim Dae-jung, originaire de cette province, a mis fin symboliquement à mille ans d'interdits, au moins, depuis les débuts de la dynastie Koryô, excluant les gens du Ch'ölla des fonctions officielles. Pour importante qu'ait été cette élection, le racisme intérieur n'a pas disparu pour autant, et ces provinciaux-là sont toujours accusés de fourberie, de dissimulation, de malhonnêteté, en particulier par leurs voisins du Kyöngsang, réservoir à dictateurs, qui trouvaient dans ces accusations la justification *a posteriori* des misères par eux infligées. On ne s'étonnera pas si, là comme ailleurs, les gens du Ch'ölla se sont repliés sur eux-mêmes, développant des particularismes marqués, rejetant ceux qui les rejettent, y compris dans le domaine économique.

En littérature, surtout chez Yi Ch'öngjun, cela donne une tentative d'exprimer le *han\*\*\**, cette rancœur-rancune

\* Distribué par [www.pandamedia.eu](http://www.pandamedia.eu).

\*\* Actes Sud, juin 2007.

\*\*\* Dans les années 1960 et 1970, le *han* a été l'objet d'une tentative de récupération nationaliste de la part du dictateur Pak Chönghui : il aurait exprimé la souffrance spécifique du peuple coréen, qui aurait toujours été victime des autres sans jamais être agresseur. Cette version cosmétique et lénifiante de l'histoire présentait, du point de vue de la dictature, l'intérêt de gommer en même temps

sans nom ni forme, qui manifeste le poids des injustices accumulées depuis si longtemps qu'elles sont devenues une façon de vivre, sans pour autant pouvoir désigner un coupable spécifique\*. Chacun des personnages de ces fictions brèves est porteur du virus, d'un mal de vivre effrayant et tout sauf romantique. En même temps que d'une nécessité impérieuse de vivre, afin de ne pas céder au mal. D'où, me semble-t-il, une nécessité tout aussi vive, celle de transmettre.

Dans chacun des textes, il est question de transmission ou d'éducation, mais jamais en termes pédagogiques ou de racines. Yi Ch'öngjun n'est pas un écrivain confucianiste. Le passage de relais entre générations est tout sauf heureux, créatif, épanouissant. On nous parle de douleur. La métaphore de l'accouchement viendrait à l'esprit si, dans le cas précis qui nous occupe, une autre grille de lecture ne s'imposait. Il s'agit de chamanisme, et ce n'est pas une religion heureuse. Devenir chaman n'est pas une vocation ni un épanouissement, c'est une fatalité qui s'abat sur la personne. Accéder à la voyance, à la capacité de lire le passé et l'avenir des autres, est une douleur.

Quel rapport entre le Ch'ölla et ce petit film ? Le désir ardent de ses habitants d'être admis et reconnus, désir qui est probablement celui de tous les Coréens, mais qu'on trouve à la puissance dix dans cette région. Et au sud de cette province sud du Sud, c'est encore plus marqué. Yi Ch'öngjun désignait le metteur en scène Im Kwönt'aek, qui apparaît dans le film et qui venait d'adapter *Sönbakdong naküne* après *Söp'yönje*\*\* , et qui

le *han* interne, le mal infligé à certaines provinces comme le Ch'ölla ou le Hamgyöngdo, au Nord. Pour Yi Ch'öngjun, ne peuvent revendiquer le *han* que les gens de sa province, le Ch'ölla.

\* Des coupables spécifiques, il y en a eu, ô combien, mais ils sont trop nombreux pour qu'un seul émerge. Il s'agit plutôt d'un Coupable global, anonyme à force d'avoir trop de noms.

\*\* Titres français du premier : *Souvenir*; du second : *La Chanteuse de p'ansori*. La nouvelle correspondant à celui-là a été publiée

est né à quelques lieues de chez lui, comme un *homme du Nord*. Et ce n'était qu'une demi-plaisanterie...

Aussi bien, même s'il n'était pas forcément convaincu par mes raisons, quelques heures après notre discussion, nous étions déjà dans la voiture familiale, conduite par l'épouse de l'écrivain, pour aller visiter tous les lieux évoqués dans *Les Gens du Sud*, qui devaient nous servir de décors. Dire que cela reste un des souvenirs les plus marquants de ma vie, au risque de la flagornerie, serait peu dire. Je garde les images de Yi Ch'öngjun gambadant sur ses terres, ne tarissant pas d'explications, trouvant toujours une nouvelle visite à faire, heureux, il n'y a pas d'autre mot, de présenter ses paysages, ses amis, sa famille. J'ai eu l'impression, et je l'ai toujours à mesure que je lis ses textes, que la frontière entre ses mots et ses œuvres, loin de croître avec le temps, ne faisait que s'effacer. Lorsque, assis comme un client dans l'auberge vide reconstituée pour le film d'Im Kwönt'aek, il racontait son enfance, j'avais l'impression de l'entendre lire *La Lumière du chant* ou *L'Harmonium*, ce qui était d'ailleurs presque le cas. Et à vingt-cinq ans de distance, il me racontait encore, embrassant du regard un des polders qui ont définitivement modifié les paysages de son enfance, qui ne subsistent que dans la mémoire qu'il entretient, l'épisode des crabes :

Petit plouc (j'essaie de rendre l'effet paysan + Ch'ölla), il est envoyé à la ville par ses parents pour tenter de profiter des relations familiales. Il voyage en bus jusqu'à la capitale provinciale, Kwangju, quelques heures aujourd'hui, un monde à l'époque. Le voyage dure, et le sac, contenant les cadeaux pour la tante qui doit l'accueillir, souffre de la chaleur. Des crabes de la région, la richesse locale, dont la tante n'a rien à faire. Aussi bien, quand le même arrive à la ville, les crabes ont profité du voyage. Parvenu au but de son expédition, le petit Yi, rouge

sous le même titre et comme titre d'un recueil publié par Actes Sud et l'Unesco en avril 1997. En fait, les deux scénarios d'Im Kwönt'aek picorent dans l'ensemble du recueil.

pivoine, tend le sac, qu'il imagine comme une sorte d'offrande, voire de sésame de sa vie à venir. La tante, imperturbable, probablement bien élevée, prend la chose et la jette derechef dans la poubelle, accompagnée par l'odeur pestilentielle desdits crabes.

Soixante ans après l'événement, j'ai vu Yi Ch'öngjun se détourner pour dissimuler l'émotion qui montait à raconter l'histoire, pourtant devenue banale. C'est cela, le *han*.

Est-il possible de faire comprendre cela à un public français ? Je retourne la question : est-il possible de faire comprendre cela à un public séoulite d'aujourd'hui, gavé et sûr de lui, à des décideurs sortis indemnes de l'université nationale de Séoul, sans le moindre dommage ni la moindre remise en question, elle qui a été successivement école coloniale, bras armé de la dictature et première université de la Corée somme toute démocratique ?

Dans la nouvelle *Le Fauconnier*\*, on trouve cette phrase qui s'applique si bien à ce que l'auteur nous laisse :

*En effet, ils affirmaient que ces cahiers étaient l'unique objet dont le défunt souhaitait la survie après son départ.*

Cela seul autoriserait sans doute à considérer ce recueil comme une sorte d'autobiographie, et, avec son regard caractéristique, Yi Ch'öngjun m'a maintes fois avoué que tel était bien le cas. D'abord sous une forme assez attendue (tout écrivain ne parle que de lui et écrit toujours le même livre), puis de façon bien plus intime,

\* Cette nouvelle fort connue fait partie du volume des œuvres complètes intitulé *Les Portes du temps*, mais a été publiée séparément dans la revue *Tan'gun* n° 2 (L'Harmattan, 2008), puis dans une nouvelle traduction dans la revue *Tan'gun* n° 3 (2011), et enfin sur le site e-tangun.net. C'est pourquoi elle n'a pas été reprise ici. En raison de cet écart, nous n'avons pas conservé le titre *Les Portes du temps*, mais préféré celui d'une de ses nouvelles les plus frappantes.

au sens que ce mot prend dans son œuvre : jamais privé, toujours introspectif. A ceci près qu'il détestait se faire passer pour un intellectuel, que pourtant il était, laissant ce rôle sans mépris aucun à ceux qui, en gros, n'écrivaient pas de fiction. Cependant, ceux qui ont commencé à lire ses textes savent à quel point ils sont analytiques, ce qui produit ce style circulaire si caractéristique. Les circonvolutions de l'esprit y sont à l'œuvre. L'auteur se refuse à la puissance omnisciente, il préfère suivre les hésitations et les répétitions de toute prise de conscience. Celui qui vient de nous quitter était le plus grand écrivain coréen, le plus à l'écart de toutes les coteries aussi. Comme tous les personnages de ce livre, il part en nous laissant des énigmes dont ses textes contiennent les réponses. Comprendre la Corée est un processus ardu, sans doute sans fin, mais désormais envisageable\*.

PATRICK MAURUS

*P.-S.* : Le décès de l'auteur pendant le travail de traduction a fortement perturbé celle-ci, que le professeur Kim Jung-Sook et moi-même avons souhaité plurielle, puisque le volume se présente comme un recueil de nouvelles, si l'on veut. Arnaud Montigny et Cho Soo-mi y ont participé, à divers titres, même si peu de leurs solutions ont été conservées.

*P.-P.-S.* : Le copyright tardif (2000) s'explique par la recomposition, voulue par l'auteur, de l'ensemble de l'œuvre. Ce volume *existe*, si l'on peut dire, depuis 1980.

\* Nous avons, depuis 1990, date de notre première rencontre, évoqué à de nombreuses reprises la question de la traduction. Yi Ch'ongjun en a parlé souvent, mais, au fil du temps, il s'est comme soustrait à cette problématique. Pour en arriver à penser que la traduction était affaire de traducteurs. D'où son refus de participer à tant de voyages officiels d'écrivains, avec comme alibi (théoriquement fondé) : "C'est à vous d'en parler, c'est votre traduction qu'ils ont lue."

## LE FIL

### 1

— Hé !

— .....

— Dis, tu dors ?

— .....

Je laissai la femme et rallumai ma cigarette. Cela me calma un peu. Parce que j'espérais que la femme manque à sa parole la première. La nuit semblait encore plus silencieuse.

— Eteignez vite et dormez.

Un peu plus tôt, à peine la femme avait-elle enfilé sa chemise de nuit qu'elle n'avait pas arrêté de me presser.

— Hé, ce n'est pas parce que tu es une femme que je t'ai achetée.

La femme avait tiré la couverture jusqu'à son menton et cligné des yeux pendant un bon moment.

— Je t'ai fait venir uniquement parce que ce n'était pas drôle d'être seul, alors je te demande juste de passer la nuit ici.

La femme avait légèrement souri.

— Vous êtes quelqu'un d'un peu bizarre.

— Par contre, je t'interdis de t'endormir avant moi.

Bouche bée, la femme m'avait fait oui de la tête. Et aussitôt elle avait fermé les yeux. Je m'étais dit que, pour 300 *wŏn*, c'était un bon marché.



Je l'appelai à plusieurs reprises. Ce n'était pas que je souhaitais qu'elle reste éveillée. Chaque fois, la femme ouvrit mollement les yeux et se retourna pour m'observer. Je regardai sa chevelure tombant jusqu'au bas de son cou. Elle avait dû prendre sa promesse de ne pas s'endormir avant moi pour le prix de son corps. Ça, c'était un peu embêtant. Puisque, de mon côté, je n'étais pas forcément décidé à ne pas la toucher. Je m'inquiétai un peu pour le magnétophone portable et l'appareil photo que j'avais posés dans un coin de la chambre. Il est très fréquent que ce genre de femme se lève la première le matin et, en général, dans ces moments-là, leurs mains n'ont pas de bonnes habitudes.

Enfin la femme s'endormit. Je regardai distraitemment son visage. Je sentis que je ne trouverais pas le sommeil immédiatement. J'étais dans mon pays natal, était-ce pour cela que j'étais quelque peu agité ? Ou parce que, dans ma tête, je ne me sentais que médiocrement impliqué par ce voyage ? Ou bien encore parce que j'avais trop dormi dans la voiture pendant la journée ?

— Journaliste Nam, la commune d'enregistrement de votre naissance, c'était bien la commune C. dans la province du Ch'ölla du Sud ?

Un jour, à l'heure de la sortie du bureau, le directeur de la section culturelle m'avait interrogé brusquement.

— Oui, tout à fait, mais.....

Mon lien avec la commune C. ne concernait que mon curriculum vitæ et mon extrait d'acte de naissance, mais je ne pus lui répondre autrement.

— Ça tombe bien, journaliste Nam. Cette fois, allez faire un petit tour dans votre pays natal.

C'était une gentillesse inattendue.

Je fis mine d'être un peu surpris.

Parmi les journalistes de la section culturelle, j'étais de ceux dont le travail n'était pas forcément bien vu. Je n'entretenais pas non plus de relations particulières avec le directeur de la section. Sa gentillesse me parut louche, mais je me dis que ça tombait bien. J'avais justement envie d'aller prendre l'air.

— Vous y resterez quelques jours, et, comme ça, vous reviendrez avec une histoire.

Je ne sais d'où il la tenait, mais le directeur me raconta l'histoire d'un funambule de C. qui serait monté au ciel et, me précisant qu'elle semblait assez fondée et qu'elle pouvait faire un sujet d'article intéressant, il me demanda d'aller recueillir des informations un peu détaillées.

— Heu, pas simple, cette affaire.

— Alors, vous croyiez que j'allais vous offrir un voyage de gratification ?

— Ce n'est pas ça, mais vous me demandez de transformer en histoire vraie une histoire qui me paraît invraisemblable.

— *Hố hố*. . . . . Journaliste Nam, vous avez un sens littéraire, vous y arriverez très bien.

Je pouvais comprendre ce que disait le directeur. Toutefois, l'expression *sens littéraire* me laissa dans la bouche un goût amer. J'avais opté pour la littérature, mais je n'avais jamais pu produire la moindre œuvre. Je n'ai pas la capacité de rédiger tout ce que je vois, ressens et pense dans un certain ordre romanesque. Chaque fois que je veux écrire un roman, le cours de mes pensées parfaitement classées se désagrège soudain. Ce n'est pas tout à fait ça non plus. L'intérieur de ma tête n'est pas dans un état qu'on pourrait définir, en un mot, de désordre. En fin de compte, le fait que je ne puisse pas écrire de roman revient à dire que je ne peux rien faire d'autre non plus. Bien sûr, le directeur avait dit

que j'avais un sens littéraire uniquement parce que j'avais fait des études littéraires, mais ce n'était pas de l'ironie à mon égard. Alors cela me contraria davantage. Mais je répondis :

— En tout cas, j'irai voir.

C'est ainsi que, pour un voyage non pas de gratification, mais, disons, un voyage d'affaire peu enthousiasmant, j'avais pris un train de nuit la veille au soir à 7 heures à la gare de Séoul, et j'arrivai à Kwangju à 5 heures du matin. A Séoul c'était le soir, à Kwangju le matin. La nuit se trouvait donc entre Séoul et Kwangju. Je dormis tout ce temps. Quand, parfois, j'ouvrais les yeux, je voyais derrière les vitres l'obscurité se ruer vers Séoul.

Je descendis à Kwangju, je pris rapidement mon petit-déjeuner et attrapai un bus en direction de C. Je dormis dans le bus aussi. Je ne peux tout de même pas dire que je ne fis que dormir. Car au moins je savais que les autres ne dormaient pas, que ce n'était pas la nuit, mais le jour qui défilait derrière les vitres. Et ce qui défilait cette fois derrière les vitres était à la fois le côté Séoul et le côté Kwangju. .... Des poteaux électriques, qui longeaient obliquement la route récemment construite sur le flanc de la montagne, se rejoignaient alternativement, tantôt par la gauche, tantôt par la droite. Des voitures roulaient entre les poteaux en les évitant tantôt de gauche, tantôt de droite. Les serpents des rizières pareils aux rides de la vallée des montagnes complètement oubliées durant la saison hivernale défilèrent eux aussi. Cependant, je dormis la plupart du temps. Alors ces choses-là, pendant que je dormais, passèrent en désordre, aussi rapidement que les voitures. Et le bus, environ quatre heures après son départ de Kwangju, s'engagea en cahotant dans la commune de C. Pour mettre les pieds sur une terre que j'appelais

pays natal après vingt ans d'absence, j'avais mis à peu près quatorze heures, et je trouvais cela très étrange. Je pensai alors que je n'avais vraiment aucun rapport avec C. J'avais l'intention de chercher notre bureau local, mais j'entrai dans une auberge à peine aperçue, et, sur ma lancée, j'y fis la sieste. Lorsque je me réveillai, la montre indiquait 5 heures passées. Donc, si je n'arrivais pas à m'endormir maintenant, c'est sans doute parce que j'avais beaucoup trop dormi d'un seul coup. D'ailleurs, même chez moi à Séoul, le dimanche, je vivais souvent en inversant le jour et la nuit. Je dormais le jour, je passais la nuit les yeux ouverts et, à vivre ainsi, j'avais l'impression de vivre le double de ce que vivaient les autres. Et dans ces moments-là s'ajoutait le sentiment plaisant de dominer les autres. En tout cas, la femme était en train de dormir.

— Hé !

Je la secouai encore, la paume de ma main sur sa joue. Car je venais de me rappeler ce que je voulais lui demander depuis tout à l'heure. Un peu plus tôt, quand je m'étais réveillé dans la soirée, je lui avais dit que j'avais envie de me laver la figure, parce que je me sentais chiffonné, et elle m'avait répondu qu'il n'y avait pas d'eau.

— C'est la sécheresse, et en plus on est à la campagne.

La patronne, à mon aspect et mon comportement, semblait avoir compris que je descendais de là-haut. Elle n'avait même pas pensé à m'apporter de l'eau, et s'était contentée d'indiquer le robinet couvert de rouille rougeâtre. Quand il avait commencé à faire sombre, la femme était venue cette fois avec une bougie allumée. Dans l'ampoule de 30 watts noire de chiures de mouches, il n'y avait pas encore de lumière.